



HAL
open science

Le sang du dragon au Moyen Âge

Nadia Pla

► **To cite this version:**

| Nadia Pla. Le sang du dragon au Moyen Âge. Mythologie(s) , 2018, pp.118-123. hal-03310663

HAL Id: hal-03310663

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03310663>

Submitted on 30 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le sang du dragon au Moyen Âge

Nadia Pla

(article publié pour la première fois dans *Mythologie(s)*, septembre-octobre 2018)

Du flacon de l'apothicaire à la littérature épique, des rituels de fertilité aux illustrations de manuscrits, le sang de dragon était partout autrefois. Suivre ses traces, c'est faire une incursion dans les mentalités des hommes et des femmes du Moyen Âge, dont le sang de dragon révèle les peurs et les fantasmes.

Si vous lisez des ouvrages de médecine du Moyen Âge ou des siècles suivants, vous verrez mentionné, parmi les ingrédients de certaines recettes, du sang de dragon. Le lecteur d'aujourd'hui a de quoi être quelque peu déconcerté : comment pouvait-on se procurer le sang d'un animal dont nous savons aujourd'hui scientifiquement qu'il n'existe pas ? Et pourtant, si vous visitez des apothicaireries anciennes reconstituées, vous tomberez inmanquablement sur des flacons estampillés en latin *sanguis draconis*, « sang de dragon » ou *pulvis draconis* « poudre de dragon ». On sait aujourd'hui que ce produit était en réalité issu de plantes, la plus connue étant le *dracaena draco*, une sorte de palmier originaire des Canaries, dont la résine prend en séchant une teinte rouge sang, mais on a dénombré une dizaine de plantes dont des éléments servaient de base à des produits vendus par les apothicaires sous le nom de « sang de dragon » ou « sandragon ». Outre les Canaries, leur origine était en Inde ou en Amérique du Sud. À l'arrivée, ni les utilisateurs ni même les apothicaires ne connaissaient l'origine réelle du produit : ils croyaient sincèrement à du sang de dragon.

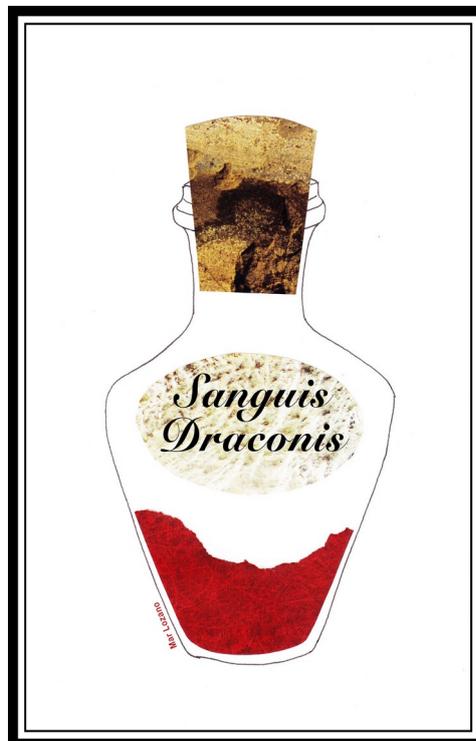


Illustration originale réalisée pour cet article par l'artiste Mar Lozano Reinoso¹.

1 <https://marlozanoreinoso.com/>



Illustration originale réalisée pour cet article par l'artiste Mar Lozano Reinoso.

À quoi servait ce sang de dragon ? Ses propriétés supposées ne venaient pas d'expériences sur le produit réel vendu par l'apothicaire, mais du symbolisme du sang, et de celui du dragon, un animal puissant qui donnait l'idée de maîtrise : arrêter ou lâcher le flux sanguin, durcir les matières molles et liquéfier les matières dures. Ainsi le sang de dragon avait des propriétés hémostatiques et cicatrisantes, il arrêtaient les hémorragies, il pouvait resserrer la vulve des femmes déflorées et leur refaire une virginité, mais il pouvait aussi dissoudre les calculs. Il est frappant de constater que ces propriétés du sang de dragon en médecine sont exactement les mêmes que celles qu'il avait dans la littérature, où il pouvait aussi bien durcir les métaux, durcir la peau de celui qui s'y baignait (c'est la célèbre histoire de Siegfried), que ramollir le diamant.

Dans l'histoire de Siegfried, le sang du dragon donne au héros un pouvoir d'invincibilité, presque d'immortalité. Or, le sang du dragon a souvent à voir avec la vie et la mort, et donc avec l'immortalité, la renaissance ; même pris indépendamment, sang et dragon ont chacun cette fonction. Le sang peut être symbole de vie et de fertilité (sperme et sang étaient associés dans certaines théories médicales antiques et médiévales), et symbole de mort quand on le voit s'écouler d'une blessure. Le dragon, animal féroce qui donne la mort, permet aussi la renaissance : on pense à la légende grecque de Cadmos, le fondateur de Thèbes qui, après avoir tué le dragon qui occupait les lieux, a donné naissance aux premiers Thébains en semant les dents du dragon ; le symbolisme du serpent (dont le dragon n'est qu'une variante) qui renaît après sa mue, joue aussi ce rôle-là. Cette double ambivalence est donc exacerbée quand elle est réunie dans le sang du dragon.

On en voit un exemple dans une cérémonie qui se déroule encore aujourd'hui à Fürth, à la frontière entre la Bavière et la Bohême (la première mention de cette cérémonie remonte à 1590, mais elle était déjà alors qualifiée de très ancienne) : chaque année, des figurants y jouent une scène au cours de laquelle un chevalier tue rituellement un dragon. Or la scène représentée s'accompagne d'un transpercement de la bête (c'est d'ailleurs le sens du nom allemand de la cérémonie, *Drachenstich*, « dragon transpercé »), dont le sang s'écoule. Autrefois, une vessie emplie de sang de bœuf était cachée dans le mannequin ; aujourd'hui, il s'agit sans doute d'un colorant chimique. Mais ce n'est pas tout : à l'époque où cette cérémonie n'était pas qu'une simple récréation

folklorique pour touristes, mais un véritable rituel, les spectateurs se précipitaient avec des linges pour les imbiber du sang, qu'ils savaient n'être pas de dragon, mais qui l'était symboliquement, et recueillaient la terre où ce sang avait coulé. Ils utilisaient ensuite les linges et la terre imbibés du sang pour fertiliser leurs champs. À la représentation d'une scène où le chevalier risque sa vie et où le dragon trouve la mort, est associé un rituel propre à favoriser la vie.

Ces notions de fertilité, de vie, de renaissance, conduisent à un autre symbolisme très riche : celui du corps féminin. Le corps féminin est un corps qui saigne : le sang de la déchirure de l'hymen des vierges (dont nous avons vu qu'il peut justement se reconstituer à partir du sang de dragon), le sang des menstrues, et le sang de l'accouchement. Les alchimistes chinois nomment les menstrues féminines « le dragon rouge » et proposent des pratiques permettant de « décapiter le dragon rouge », c'est-à-dire d'arrêter les menstrues, étape nécessaire pour atteindre l'immortalité. Le sang perdu lors des menstrues était en effet considéré comme une perte d'énergie, tant en Chine qu'en Occident.

Dans l'Occident médiéval, sang de dragon, corps de la femme, naissance et renaissance se rejoignent dans une légende : celle de sainte Marguerite. Dans les textes en latin ou en ancien français racontant cette histoire, le sang du dragon n'apparaît pas explicitement : la description de la mort du dragon dans certains textes est pourtant très « sanglante », avec les viscères qui éclatent, le corps qui se rompt, les entrailles qui crèvent, mais le mot « sang » lui-même n'est pas employé ; il est en revanche employé comme comparant dans plusieurs de ces textes pour qualifier la langue du dragon, « d'un rouge sang ». Le sang confère alors d'autant plus de violence à cette langue rouge, symbole phallique évident, mettant en lumière le viol symbolique que subit cette jeune vierge attaquée et dévorée par le dragon. Dans les enluminures des manuscrits, qui sont pendant plusieurs siècles la principale source iconographique, le sang du dragon apparaît d'abord discrètement, à partir du XIII^e siècle, sous la forme d'un bourrelet rougeâtre, autour du trou dans le corps d'où sort Marguerite : une chair à vif, mais dont le sang ne coule pas, comme si cette blessure qui se fait sous nos yeux était d'emblée cicatrisée. Mais à la fin du XIV^e siècle et surtout au XV^e, le sang se met clairement à couler, sur certaines enluminures : en gouttelettes, en coulures épaisses, en minces jets jaillissants, ou encore – cas extrême – tapissant avec un réalisme affreux une carcasse de dragon aux allures de crocodile.

Pourquoi ce sang se met-il à couler à la fin du XIV^e siècle ? Le dragon de Marguerite n'est pas seul : le sang coulant devient alors de plus en plus courant dans l'iconographie, notamment sur la plus célèbre représentation sanglante de l'art chrétien, les plaies du Christ en croix. Dans les textes, des auteurs mystiques relatent leurs visions du Christ couvert de sang ou du sang divin coulant comme un fleuve. Au XV^e siècle, on voit se répandre le motif iconographique du pressoir mystique : le Christ est représenté dans un pressoir à vin, et des anges tournent une manivelle qui fait jaillir son sang, recueilli dans une cuve. Cette fascination pour le sang coulant est sans doute à mettre en relation avec les fléaux qui s'abattirent sur l'Europe du XIV^e siècle : famines, suivies de la grande peste de 1348 et de ses prolongations, sans parler des crises économiques et des guerres. Cela suffirait à expliquer l'attrance pour les représentations de la douleur et du sang ; mais le sang coulant de blessures est aussi devenu directement visible sur la place publique avec les déambulations des flagellants, des membres de mouvements fanatiques qui se flagellaient en public avec des lanières hérissées de pointes métalliques, pour se mortifier, en mémoire de la Passion du Christ. Tous ces éléments expliquent l'apparition de ce sang coulant de la plaie du dragon dans les enluminures. C'est le sang du Christ, c'est aussi, au-delà de ce symbole, celui des douleurs et des cruautés de l'époque.

Outre cette expression d'une douleur collective, le sang du dragon de Marguerite avait une

signification plus intime. Il représente aussi, nous l'avons vu, le sang propre au corps de la femme. Cela semble à première vue en accord avec le symbolisme du viol dans son attaque et sa dévoration de la jeune vierge, ainsi qu'avec le rôle joué par cette légende dans la protection des accouchements à partir du XII^e siècle. Cependant, ici, c'est le dragon, et non la femme, qui saigne : c'est le dragon qui perd le sang de la vierge déflorée, le sang de la femme violée, le sang de la mère accouchant dans la douleur, c'est le dragon qui incarne la femme ! Comment concilier ce mélange des genres, masculin et féminin ? En réalité le dragon de Marguerite cristallisait beaucoup des fantasmes et des peurs sur l'autre sexe des hommes et des femmes du Moyen Âge. La légende a d'abord été écrite par et pour des hommes. Pour eux, cette histoire permettait de représenter simultanément deux visions de la femme. D'un côté, le dragon représentait la femme inquiétante, sournoise, fille d'Ève guidée par le serpent, au corps mystérieux et diabolique. De l'autre, sainte Marguerite qui, elle, sort du corps du dragon sans la moindre tache, comme le précisent les textes et comme le montrent les images, représentait la femme idéale, pure, chaste, sainte, fidèle à son époux (céleste !). Mais à partir du XIV^e et surtout du XV^e siècle, on trouve de plus en plus de femmes parmi les commanditaires des manuscrits comportant des textes ou des images de Marguerite au dragon, voire quelques femmes autrices, copistes, enlumineuses. Les parchemins amulettes comportant le texte de la Vie de sainte Marguerite, à poser sur le ventre des femmes enceintes ou parturientes, se multiplient. Les femmes ont fini par s'approprier cette légende, qui leur parlait aussi, mais différemment : violence et bestialité des hommes, peur du viol, douleur des menstrues et des accouchements. Le sang du dragon, c'était leur sang : le sang de la violence et de la mort, le sang de la fertilité et de la vie.

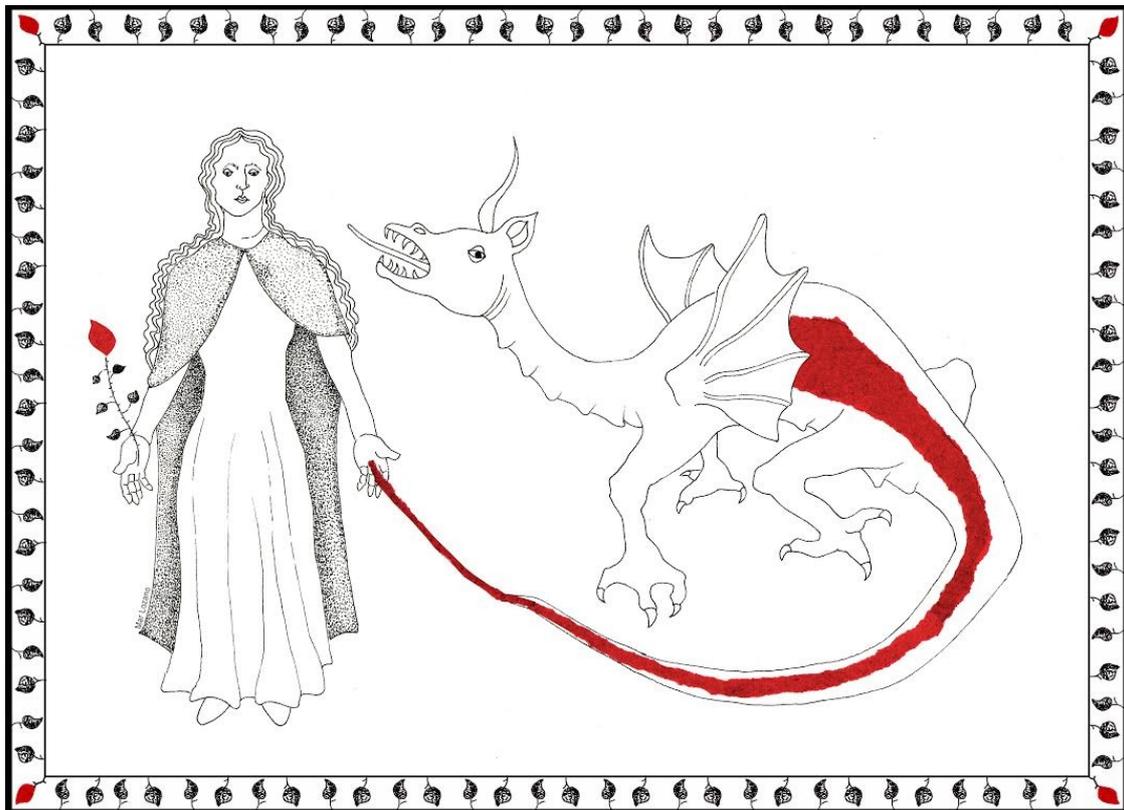


Illustration originale réalisée pour cet article par l'artiste Mar Lozano Reinoso.

La légende de sainte Marguerite

Marguerite est une jeune fille qui refuse d'être épousée par un préfet romain, revendiquant sa foi chrétienne. Torturée, puis jetée en prison, elle prie Dieu de lui montrer son ennemi. Un dragon apparaît, qui l'avale. Un signe de croix fait par Marguerite crève le ventre du dragon et le fait exploser ou le coupe en deux selon les versions. Elle en ressort indemne. Après une nouvelle série de tortures, elle est finalement décapitée, non sans avoir au passage converti plusieurs milliers d'assistants.

Sainte Marguerite au Moyen Âge

La légende de sainte Marguerite apparaît à la fin du VIII^e siècle en Occident, et les premières images la représentant dans des manuscrits datent de la fin du X^e siècle. Ces images représentent toutes la même scène : le dragon généralement de profil, Marguerite en buste ou un genou déjà sorti, émergeant du dos du dragon et faisant un geste de prière. À partir du XII^e siècle, un tournant important se joue dans le culte de cette sainte, qui est désormais invoquée pour la protection des femmes enceintes, en couches, et des naissances.

Siegfried et le sang du dragon

Siegfried est le héros d'une épopée allemande du Moyen Âge, s'inspirant du mythe scandinave plus ancien de Sigurd. Après avoir tué le dragon Fafnir, Siegfried se baigne dans son sang, qui rend sa peau totalement impénétrable aux armes. Il n'a pas pris garde à une feuille de tilleul qui s'est posée au milieu de son dos et a empêché cette petite portion de sa peau d'être imbibée du sang du dragon. Comme Achille, baigné dans les eaux du Styx à l'exception du talon, Siegfried mourra atteint à son point faible.

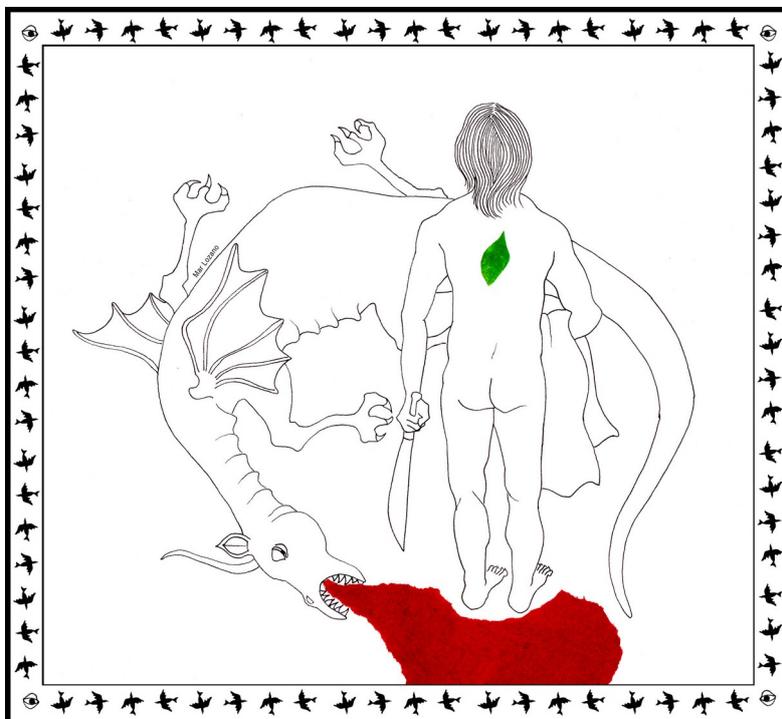


Illustration originale réalisée pour cet article par l'artiste Mar Lozano Reinoso.

Le sang menstruel : toute une histoire !

Les théories antiques et médiévales attribuaient bien plus de significations au sang menstruel

que la science moderne. C'est lui qui, transformé et envoyé vers les seins, donnait le lait maternel. Il permettait d'expurger les résidus du corps féminin (ceux du corps masculin étant expurgés par les poils et la barbe). On l'accusait de faire sécher les plantes, rouiller les métaux, et seule Trotula, une sage-femme du XI^e siècle, le valorise en appelant les menstrues des fleurs, nécessaires à la conception des fruits².

2 *Erratum* (juillet 2021) : « Trotula » n'est pas le nom d'une personne, mais d'un recueil, dont l'auteur ou plutôt les auteurs sont anonymes, mais ont sans doute écrit dans l'entourage et sous l'influence de Trota, femme médecin de Salerne au XI^e siècle. Quant à la vision positive des menstrues, elle apparaît aussi dans l'ouvrage d'Hildegarde de Bingen, *Cause et Cure* (XII^e siècle).